

*Ni muse, ni déesse pour la traduction !*



**Ingrid Auriol**

Si le traducteur visait, ne serait-ce que lointainement, un lieu *sacré* où la réconciliation des langues fût promise, la traduction serait le modèle et la limite de toute parole, voire de toute écriture. Une convergence originale toujours visée, jamais atteinte, hante, il est vrai, la pluralité des langues. C'est là, à première vue, quelque chose d'intime qui met en travail, animées d'un désir de complémentarité immense, les langues deux à deux. Cet appel à s'apparier elles le reçoivent, se mettant à l'écoute de ce qui est à penser, en amont de tout mot, d'un silence initial qui n'est point l'ineffable part des anges.

On entend parfois dire, non sans ironie, que les promesses engagent davantage ceux qui ont la faiblesse d'y croire que ceux qui, à l'étourdie ou cyniquement, ont l'impudence de les faire. Mais la tâche avenante du traducteur vaut déjà de soi, dans sa poétique fécondité, davantage que toute promesse, comme l'annonce un vers de Malherbe qui, dans un manuel de grec destiné naguère au Collège, faisait l'objet d'un exercice de thème grec : « et les fruits passeront la promesse des fleurs ».

Athéna, qui est bien loin de n'être qu'une déesse guerrière, sera invoquée ici à propos. En effet, selon l'ancien mythe, Athéna est la divinité des accomplissements. Elle aida Jason à bâtir son navire, Bellérophon à dompter son cheval, assista Ulysse pour qu'il s'en retourne vers Ithaque et, à n'en pas douter, voulut bien guider François Fédier vers sa traduction de l'autre maître-ouvrage de Heidegger ; ainsi sont déployées pour nous, en belle langue française, les pages encore scellées de cet autre commencement dans la pensée : *Apports à la philosophie. De l'avenance*.

Mais Athéna, à la présence d'esprit libératrice, est-elle pour autant la déesse de la traduction ?

La chevêche, du moins, son emblème, la bien nommée *athene noctua* des ornithologues, est la forme que prend la manifestation victorieuse de sa divine présence. Le plus diurne des rapaces de la famille des strigidés, la tête percée de petits yeux étincelants, a notamment pour caractéristique de pouvoir rester seule, immobile, des heures durant. Nul doute qu'une telle endurance, alliée à la promptitude d'esprit, corresponde à merveille aux principaux talents que réclame, avec quelques autres, le difficile et discret ouvrage de traduction. Or, de même que « l'esprit clair de l'Athéna authentique n'a rien à voir avec les Muses » comme l'écrit le philologue Walter Friedrich Otto, de même, la traduction n'a pas de muse.

Alors, définitivement arrachée — Heidegger lui-même y est évidemment pour quelque chose — à l'insignifiance inoffensive où elle fut réduite durant de longs siècles, la traduction ne pourrait-elle s'honorer d'être vouée à une déesse ? Il y a, convenons-en, quelque paradoxe à invoquer Athéna à présent, alors que le dieu de l'impulsion philosophique et du λόγος qui éloigne la vie humaine de sa funeste démesure serait plutôt Apollon. A vrai dire, autant qu'Athéna, c'est son mystérieux oiseau au vol souple qui évoque pour moi la lancinante expérience de la langue que fait le traducteur. La chouette à l'œil perçant, après des heures d'attente patiente, une fois sa proie repérée, fond directement sur elle. Or, le traducteur n'est-il pas d'abord un lecteur qui, en lui, laisse mûrir toutes les résonances de ce dont il se fait le passeur ? Celui, également dont la sagacité, sans plus d'hésitation possible, tente de s'accrocher au mot et à la tournure ? On l'aura compris, il ne faut pas s'attendre à ce que traduire puisse aucunement faciliter le rapport à la parole et partant, à l'écriture. Néanmoins, cela le modifie indéniablement, engageant sur la voie d'une simplicité toujours accrue.

Traduire apprend ce que parler veut dire, comme le poète Jean-Paul le donne à entendre :

« *Sprache-lernen ist etwas höheres als Sprachen-lernen und alles Lob, das man den alten Sprachen als Bildungsmitteln erteilt, fällt doppelt der Muttersprachen anheim, welche noch richtiger die Sprach-Mutter hiesse.* » Il faut entendre par là : « Apprendre la langue, apprendre ce que parler veut dire, est chose plus sublime qu'apprendre les langues et tout l'éloge que l'on accorde aux langues anciennes pour ce qu'elles exercent à aiguïser l'intellect, est doublement dévolu aux langues maternelles, lesquelles, à plus juste titre encore, devraient recevoir le nom de langues-mères. » Songeons à nos langues-mères : elles nous ont octroyé des mondes ou mieux encore : elles nous ont donné d'être au monde c'est-à-dire de reconnaître que jamais nous ne serons simplement du monde : être du monde serait le servir en esclave, autant dire le dé-créeer. Mais le monde, pour autant qu'il est protégé de nous, nous est caché bien davantage que « révélé ». Abraham Heschel prétend que l'hébreu, langue exemplaire notamment à cet égard, dispose de sept mots pour dire ce qui est caché, Colette Kessler les a cherchés tous sept et en a trouvé douze. Gageons donc qu'il y en a certainement d'autres encore... Traduire : franchir un défilé étroit, passer sur un autre versant du monde, et parfois, seulement parfois, de l'ubac à l'adret, emprunter ce qui ne pourra se rendre augmenté ou bien ce qui, hélas, ne pourra se rendre qu'augmenté, si l'on s'en tient au nombre de mots.

C'est ce qui est caché qui, quelque jour au jardin d'Eden fut confié à notre vigilance.

Lorsque le saint Nom fut dévoilé à Moïse, il fut dit (*Exode*, 3, 15) : « C'est mon nom pour toujours (zé *shemi leolam*) ». Un midrash suggère que l'on peut lire : « C'est mon nom pour être caché » (zé *shemi lealem*).

Remerciement adressé par Ingrid Auriol à François Fédier,  
pour sa traduction des *Apports à la philosophie*.  
(Gallimard, octobre 2013).